

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

**LE RÉVEIL**

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. 3

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1895

No. 56

## SOMMAIRE :

Mauvaises lectures : Leurs résultats, *Duroc*. — L'Œuvre de J. B. Proulx, V. R. U. L. M., 9ème article, Le P'tit Mazarin, *Universitaire*. — Livres d'Ecole : Une statistique intéressante, *Magister*. — Une Démonstration touchante, *Léo*. — Chronique Théâtrale, *Arlequin*. — A la Mer : l'Ecole technique et professionnelle des marins-pêcheurs. — A Domrémy, *Ivan Bouvier*. — Dernière lettre du Cardinal Rampolla, *Jean de Bonnefon*. — Tactique Cléricale, XXX. — L'Actualité : Un parlement de religions à Paris en 1900. — Monseigneur Tregaro, *Jean de Bonnefon*. — Feuilleton : Le dix-neuvième Siècle, Frédéric Ponto, *A. Robida*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal.

Notre directeur ayant accepté une position qui doit prendre la majeure partie de son temps pendant quelques semaines, prie les abonnés du RÉVEIL de vouloir bien accueillir son collecteur avec la même bienveillance dont ils ont toujours fait preuve envers lui. Mieux encore ils pourraient lui adresser leur abonnement au Bureau de Poste de Montréal, boîte 2184.

La nouvelle charge que notre directeur assume n'affecte en rien la publication du RÉVEIL, mais, bien au contraire, lui donne une nouvelle force en lui donnant une augmentation de revenu dont le journal bénéficiera.

Nous prions nos abonnés de la campagne de nous adresser le montant de leur abonnement au plus tôt, et ils obligeront

L'ADMINISTRATION.

## MAUVAISES LECTURES

### LEURS RESULTATS

Nous avons déjà exprimé à maintes reprises dans les colonnes de ce journal toute l'inquiétude que nous causait la propagation constante des mauvaises lectures, qu'il s'agit de publications immorales ou même seulement de publications sensationnelles.

Nous venons d'avoir un exemple tellement frappant des dangers auxquels ces dernières exposent la société que nous tenons à le signaler immédiatement.

En toute nature, et dans celle-ci en particulier, ce sont les faits qui parlent et celui que nous allons citer est flagrant.

Il y a quelques mois un journaliste de Québec, un exalté nommé Tardivel, faisait paraître avec grand fracas et force réclame un roman à sensation intitulé *Pour la Patrie*.

Nous nous sommes abstenus d'en parler plus tôt parce que nous ne désirions pas faire une annonce gratuite à cet indigeste fatras de politique castor, mais les événements nous forcent à parler.

Ainsi, dans le cours de l'action (page 350), M. Tardivel imagine qu'un politicien, "Montarval" pour se débarrasser d'un adversaire, "Lamirande", et l'empêcher de revenir à Ottawa à temps pour voter, fait dérailler avec l'aide d'émissaires le train qui le portait.

Voici d'ailleurs comment se raconte dans le roman cette jolie tentative.

Puis, il donna lecture du télégramme.

" Pointe Gatineau, 12 mars, 3 heures de l'après-midi.

" Il vient de se produire, à deux milles d'ici, une terrible catastrophe. Le train numéro 9, parti de Montréal à 1 heure, a déraillé pendant qu'il marchait à une vitesse de quatre-vingts milles à l'heure. Le convoi est tombé d'une hauteur considérable et a été mis en pièces. Impossible en ce moment de donner la liste des tués et des blessés, mais le nombre des victimes est très considérable. Sept personnes seulement n'ont pas été blessées ou n'ont reçu que des contusions relativement légères. Ce sont Michel Panneton et George Bouliane, d'Aylmer, Pierre Fortin, de Hull, John McManus et James Woodbrige, d'Ottawa, Thomas Miller de Toronto et Andrew King, de Montréal."

— Comme vous voyez, monsieur le président, continua Montarval, le nom de notre collègue n'est pas sur

cette liste. Il y a donc tout lieu de craindre qu'il ne soit parmi les morts ou les blessés. C'est vraiment terrible, et je ne trouve pas d'expression pour rendre la douleur que j'éprouve. Notre collègue, il est vrai, s'était mis dans une fausse position, mais je l'ai toujours cru de bonne foi, j'étais convaincu qu'il avait été cruellement mystifié et qu'il finirait par reconnaître loyalement son erreur. Personne plus que moi ne regrette sa mort prématurée, si réellement il est mort; personne plus que moi n'a pour lui de plus vives sympathies s'il est blessé.

En parlant ainsi ce comédien accompli avait des larmes dans la voix. On aurait juré que son chagrin était sincère.

Eh bien, grâce à la publicité de *Pour la Patrie*, Montarval a fait école.

Peu de temps après l'apparition de ce livre, et séduites sans doute par la nouveauté de l'expérience, de bonnes jeunesses essayaient le procédé sur l'hon. M. Laurier.

Voici en effet la nouvelle qui a fait le tour de la presse depuis deux jours :

Québec, 25.—Si l'honorable M. Laurier est encore de ce monde, ce n'est pas de la faute de quelques-uns de ses ennemis qui ont essayé de faire dérailler le convoi de Québec et Lac St-Jean, entré Chicoutimi et la Grande-Décharge, et qui devait monter le chef de l'opposition pour se rendre à la grande assemblée politique d'Hébertville, le 13 septembre.

Par une providence toute spéciale le train allait à une allure modérée quand le mécanicien s'aperçut que la voie était obstruée et il put le stopper à quelques pas du danger.

Le train était bondé d'excursionnistes qui s'en allaient joyeusement entendre l'éminent chef libéral à Hébertville, et nul doute que nous aurions aujourd'hui à enregistrer un désastre épouvantable si le hasard avait favorisé l'odieuse machination de ces fanatiques.

Deux morceaux de rocs énormes étaient attachés à des pièces de bois en travers de la voie et les employés du train ont eu toutes les peines du monde à enlever cet obstacle diabolique, tant il avait été prémédité et machiné avec soin.

Les autorités vont commencer une enquête sérieuse et suivie pour découvrir les auteurs de cet attentat criminel.

Il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir tout ce qu'il y a de coïncidence entre les deux choses.

Il est temps aussi de mettre un terme à ce fléau et, au lieu de condamner à tort et à travers des journaux de pure polémique qui remplissent une obligation morale dans des critiques, sévères peut-être, mais justes, ne devrait-

on pas arrêter ces tentatives de réalisme désastreuses pour l'esprit du peuple ?

Nous espérons qu'en cette matière chacun fera son devoir et, quant à nous, nous sommes bien décidés à ne pas laisser la chose en rester là.

DUROC.

## L'ŒUVRE DE J. B. PROULX, V.R.U.L.M.

(9ième article.)

### LE P'TIT MAZARIN

Nous arrivons, dans l'étude des *Actes des gouverneurs, administrateurs et vice-recteur de l'Université Laval à Montréal*, à cette lettre admirable où Proulx se sacre *P'tit Mazarin* :

CCVI

St Lin des Laurentides, 28 janvier 1894.

Leur Grandeurs Nos Seigneurs les Archevêques et Evêques dans la Province Ecclésiastique de Montréal.

*Mes Seigneurs,*

Un dernier mot, s'il vous plaît.

Je vous demande de nouveau, sincèrement, de vouloir bien accepter ma démission pour les raisons exprimées dans mes lettres à Vos Grandeurs, datées du 11 et du 28 décembre dernier.

A ces motifs est venu depuis s'ajouter le certificat du Dr Rottot, dont Vos Grandeurs n'ont pas pu ne pas remarquer la gravité, ainsi que le sérieux des conséquences qui en découlent.

D'un autre côté, je ne suis pas sans tenir compte du désir, unanime et accentué, que tous les Evêques de la Province m'ont exprimé, à savoir que je continue à rester au poste, au moins jusqu'à la fin de mon second terme.

Depuis que je suis prêtre, mon Archevêque me rendra ce témoignage, je me suis toujours contenté, dans mes embarras divers, d'exposer, sans chercher des influences ni à droite ni à gauche, la situation directement à mes Supérieurs Ecclésiastiques (parfois peut-être avec un peu de ténacité), puis j'ai accepté leur décision comme la voix de Dieu ; et, cette fois, je ne prétends pas agir différemment.

Mais, pour que l'exposé de la situation actuelle soit complet, à ce que j'ai déjà dit, je dois ajouter qu'il faut de toute nécessité, sous bref délai, (question de vie ou de mort) pousser avec vigueur les constructions universitaires, faire un appel retentissant au public, le poursuivre dans le détail des collectes avec promptitude et prudence, abattre ou diriger les divers courants d'idées plus ou moins malsaines qui vont se faire jour à cette occasion: travail qui demande les meilleures énergies d'un Vice-Recteur dans toute la force de son corps et de son esprit.

"Mais, me dit-on, pour que vos forces reviennent, prenez un congé d'absence ; et l'on vous donnera, en attendant votre retour, un remplaçant."

D'abord, mes ressources ne me permettent pas un tel congé ; car, dans l'état où je suis, il me faudra avoir avec moi un infirmier ou un compagnon. Il ne faut pas oublier que j'ai passé ma vie dans un collège, et qu'il n'y a guère que cinq ans que je suis dans une paroisse où les revenus sont bons. Ensuite, un remplaçant n'a pas, dans son action, la force, la hardiesse, et l'à-propos d'un fonctionnaire en chef ; et les directions, nécessairement incomplètes d'un absent, seront-elles à la hauteur des circonstances délicates où nous entrons ?

J'ai tout dit, je crois, du moins *seminaliter*. Maintenant aux Pasteurs des âmes, et au Saint-Esprit, de parler. J'attends le résultat en une paix parfaite, ma tranquillité est aussi grande qu'est profond le respect avec lequel je suis,

De Vos Grandeurs,  
Messeigneurs,

Le très humble et très dévoué serviteur.

J. B. PROULX, *ptre.*

*P. S.* — Je serai probablement à St. Hyacinthe mercredi ; si on désire avoir quelques explications verbales, je serai on ne peut plus heureux de les donner.

Mazarin, en mourant, disait à Louis XIV : "Sire, pour vous remercier de vos bontés, je vous laisse Colbert." Pour moi, si vous voulez bien accepter ma démission, je vous dirai : "Messeigneurs, je vous laisse M. Payette." — J. B. P.

### LIVRES D'ÉCOLE

## UNE STATISTIQUE INTERESSANTE

Le RÉVEIL a promis de donner un estimé détaillé du prix des livres d'école fournis par les Très Chers Frères aux élèves de leurs classes et autres écoles de la ville et de la campagne. Le RÉVEIL tient parole et commence par "*Leçons de la langue Française*, par les Frères des Ecoles Chrétiennes."

Le prix coûtant de ce livre, de 148 pages, se décompose comme suit, pour une première édition de l'ouvrage :

Composition .....	74.32
Papier, 48 rames à \$2.80 .....	214.40
Impression 9¼ formes de 16 .....	46.25
Papier du couvert et impression .....	12.00
Cartonnage 2c. ....	200.00

546.97

Cliché Electrotipe 20c par page.

Cliché Stéréotype 15c par page.

Soit : 10,000 : 5¼c, \$550.00.

Ainsi l'on voit par les chiffres qui précèdent

que le coût de chaque exemplaire est de 5½c. Ces chiffres sont basés sur le maximum de salaire payé dans un grand établissement d'imprimerie qui paie des taxes considérables, et se trouve, par conséquent, placé sur un pied d'infériorité relativement aux Très Chers Frères, qui paient des gages inférieurs, ne sont pas astreints au paiement des taxes municipales et autres, et sont en état de susciter une concurrence désastreuse aux établissements laïques. L'on peut affirmer que ce livre ne coûte pas plus de 4c chacun à ses éditeurs. Or, il se vend 25c au détail, et 20c au libraire.

Les commentaires ne seraient pas de mise ici, mais l'on se demande involontairement combien il y a d'entreprises commerciales dans le pays, même dans les conditions les plus favorables, qui donnent un rendement de 300 pour cent.

MAGISTER.

## UNE DEMONSTRATION TOUCHANTE

Un correspondant qui signe : "Un autre Paroissien," nous écrit pour nous faire remarquer que nous avons correctement rapporté les paroles de M. le curé Lavallée, le vénérable ex-curé de St Vincent-de-Paul, mais il y a des restrictions, dit-il. Il ne nous appartient pas, pour le moment, d'apprécier ces restrictions. Mais nous avons un mot à ajouter.

Une démonstration très touchante a été organisée dans la paroisse par quelques citoyens zélés qui ont fait signer une pétition par 1,700 fabriciens pour demander à Monseigneur de consentir à leur laisser leur ancien curé. Monseigneur a été touché, les paroissiens avaient été touchés, le bedeau idem, bref, tout le monde était plus ou moins touché.

Monseigneur a répondu que la santé de M. le curé, qui avait été fort ébranlée par ses durs travaux, ne lui permettait pas de reprendre son poste au moment actuel, mais qu'il serait fait droit à la requête à la première occasion.

LEO.

## CHRONIQUE THEATRALE

Les artistes du théâtre Français arrivés samedi dans notre ville, au nombre d'environ 45, se sont mis dès mardi à l'ouvrage. Ils ont commencé les répétitions du "Songe d'une nuit d'été," d'Ambroise Thomas. Cette pièce tiendra l'affiche les trois premiers jours de la saison, 3, 4, 5 octobre pour permettre aux nombreuses personnes qui n'auront pas été assez heureuses pour trouver des places le jour de l'ouverture de profiter de l'audition du premier opéra-comique.

Après le "Songe d'une nuit d'été," on nous donnera probablement la "Dame Blanche", de Brieldieu, mais attendons pour annoncer que l'ordre des représentations soit fixé.

Ce qui est aujourd'hui certain, c'est que nous avons une troupe excellente et que nous n'aurons pas à regretter les sacrifices que nous nous imposerons pour donner satisfaction à des artistes que leur passé recommande à notre attention et qui semblent avant tout décidés à nous être agréables.

Nous ne pouvons aujourd'hui donner une note biographique sur tous les artistes.

Contentons-nous de donner quelques notes particulières sur Mlle Bossé-Conti, première chanteuse légère, et M. Adrien Barbe, premier ténor.

Mlle Bossé-Conti est née à Marseille. Après de brillantes études au Conservatoire elle a eu de très-beaux engagements dans toute l'Europe. En France, en Russie les rôles qui lui furent confiés dans le "Barbier de Séville," "Rigoletto", "les Pêcheurs de Perles," "Le Songe d'une nuit d'été," "Laekmé," "Lucie de Lammermoor," lui valurent des succès qui ne sont accordés qu'aux vrais artistes.

En Italie "Carmen" et "Mignon" lui méritèrent de véritables triomphes et nous serons heureux, en applaudissant à ses succès dans notre ville, de revenir sur la carrière de cette artiste.

M. Barbe, le premier ténor, est encore un jeune homme, au physique agréable, et ce ne sont certes pas les appréciations élogieuses de la presse française et étrangère qui font défaut et nous laisseraient douter du plaisir que doit nous procurer cet artiste. C'est assurément une précieuse acquisition pour notre théâtre.

Le "Vaderland de le Hayel" (Hollande) parlant de la représentation du "Songe d'une nuit d'Eté" dit : M. Barbe dans Shakespeare a été admirable d'un bout à l'autre. (Il lui fut même délivré une médaille d'honneur).

Au théâtre des Arts de Rouen, M. Barbe a été couvert d'applaudissements et de bravos enthousiastes.

A Marseille, dans la "Favorite", les journaux ont porté

le jugement suivant : Le chanteur ne le cède en rien au comédien, aussi l'enthousiasme était-il à son comble et la salle en délire a-t-elle rappelé frénétiquement M. Barbe qui a dû revenir par trois fois saluer le public au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Dans les journaux de Londres, d'Amiens, d'Anvers, de La Rochelle, de toutes les villes où cet artiste a été engagé, nous retrouvons les mêmes éloges quels que soient les rôles qui lui aient été dévolus.

C'est d'un bon augure et nous espérons qu'ici comme ailleurs M. Barbe saura enlever le public.

Comme nous le disions dans nos chroniques précédentes, l'administration a métamorphosé l'ancienne salle, et les personnes qui ont les années précédentes assisté aux représentations ne reconnaîtront plus la salle de la rue Ste Catherine. Les peintures, les décorations ont été refaites, les stalles, les fauteuils et les loges, surtout, mieux disposés, permettront de voir et d'entendre sans que l'on soit gêné par son voisin. D'un autre côté, les énormes courants d'air qui venaient incommoder les spectateurs des loges, du côté de l'entrée en particulier, ne sont plus à redouter.

Samedi soir, le théâtre était ouvert au public et si j'en crois ce qui m'a été rapporté il serait passé près de 1,000 personnes dans la salle de l'Opéra Français, et la vente des billets aurait produit une belle recette.

Quoiqu'il en soit, on peut affirmer que les personnes que l'on rencontrait ne marchandait pas les éloges et se disaient enchantées.

On était au moins surpris de trouver une salle aussi coquette et aussi bien aménagée.

A la veille de l'ouverture de la saison, nous répétons ce que nous avons déjà dit plusieurs fois, savoir : que cette entreprise de l'Opéra-Français est d'une utilité indiscutable dans une ville comme Montréal qui ne possède pas d'autre théâtre de ce genre, que les Canadiens-Français trouveront là une source de délassements, de distractions tout en continuant à développer en eux le goût de la bonne musique et l'étude des chefs-d'œuvres.

Et enfin, que nous formons les vœux les plus sincères pour le succès des artistes, ce qui en même temps fera le bonheur des administrateurs.

ARLEQUIN.

Un vieux marchand de peaux de lapins avait une fille adorable.

— Votre enfant est très gentille, lui dit le comte de Chanfort, mais vous l'élevez un peu trop à la diable.

.....

— Comment ! trouvez donc une jeune fille plus rangée qu'elle, ça ne fait jamais un sou de dettes dans les brasseries.

## A LA MER

L'ÉCOLE TECHNIQUE ET PROFESSIONNELLE DES MARINS  
PÊCHEURS

*Interview de M. Roché.—Réfutation de quelques critiques.—La pêche des côtes.—La connaissance de la mer.—Un brevet.—L'ignorance, cause d'insécurité.—Un savoir professionnel nécessaire.*

La municipalité des Sables d'Olonne, France, sur la proposition d'un de ses membres, M. Amédée Odin, vient de décider la création d'une " Ecole technique et professionnelle " pour les marins-pêcheurs. Une autre école est en voie de création à Boulogne-sur-Mer. Une autre, enfin, a donné cette année-ci ses premières leçons dans l'île de Groix.

De plus, une société s'est formée à Paris sous la présidence d'honneur d'un amiral bien connu pour faciliter le développement et la vulgarisation sur nos côtes d'un enseignement dont le besoin se faisait impérieusement sentir.

Or, il y a quelques jours le *Figaro* publiait sur les " Ecoles de pêche " un article, d'ailleurs spirituel, mais dont la fantaisie dénaturait, nous sembla-t-il, l'idée essentiellement utilitaire qui a présidé à la création de ces écoles. Malgré que l'auteur de cet article voulût bien nous dire qu'il avait une compétence spéciale pour traiter de la question—comme yachtsman il a visité, en effet, beaucoup de points de notre littoral, et les hasards de la navigation de plaisance l'ont mis à même de voir parfois les pêcheurs aux prises avec de gros temps—nous avons tenu à prendre l'avis de gens mieux placés encore pour connaître des besoins de la population côtière.

CHEZ M. GEORGES ROCHÉ

Voici donc ce que nous a dit à ce sujet M. Georges Roché, inspecteur principal des pêches maritimes.

—Il y a quelques années la Société bretonne de géographie avait émis le vœu d'un brevet fût créé pour les patrons qui commandent les bateaux chalutiers et thoniers du golfe de Gascogne. Transmis à l'administration de la marine par M. le député Guieysse, ce vœu ne put recevoir de suite. Un brevet exigible pour les patrons eût entravé, sembla-t-il, l'essor de l'industrie et la pêche en haute mer ; de plus ce brevet, dans l'esprit de ses promoteurs, devant conférer à ses titulaires des droits à un supplément de retraite—la demi-solde—la marine ne pouvait songer à assumer une pareille charge.

Cependant, depuis vingt ans, vous le savez, les conditions pratiquées dans lesquelles sont exercées les pêches sur nos côtes diffèrent profondément de celles des temps passés. En hiver, beaucoup de nos chantiers travaillent en haute mer pendant quatre à dix

jours, avant de revenir à terre vendre leur poisson qu'ils conservent dans la glace ; les pêcheurs de Boulogne ou de Fécamp, eux, vont capturer le maquereau dans l'Océan, au voisinage de l'Irlandé, ou le hareng dans la mer du Nord ; les thoniers du golfe de Gascogne pêchent souvent à près de cent milles au large. Nous avons ainsi près de vingt mille marins (montant deux mille bateaux environ) dont l'existence s'écoule loin du littoral. Or, malgré les qualités toutes spéciales que possèdent la plupart des patrons pour l'exploitation des terrains de pêche, malgré l'endurance de nos inscrits—et pour l'acquisition desquelles il n'est évidemment pas utile d'instituer des cours spéciaux,—il est incontestable que la plupart sont très ignorants des notions de navigation qui leur sont nécessaires pour pratiquer les industries de la haute mer.

Pour les patrons pêcheurs d'Islande il est exigé un brevet spécial. Eh ! bien, sans demander rien d'analogue aux autres marins, l'administration voudrait arriver à ce qu'ils possédassent du moins des connaissances suffisantes pour que la vie des équipages ne soit pas trop souvent—et toujours inutilement—exposée. Elle veut donc, non pas créer des écoles de pêche, mais elle veut encourager l'initiative privée afin que des sociétés locales d'enseignement professionnel se créent dans le but de fournir aux marins-pêcheurs les notions qui leur sont aujourd'hui indispensables comme dans un autre ordre d'idées, les sociétés polytechnique, philotechnique et l'Union française de la jeunesse fournissent une instruction assez relevée aux adultes. Encore que l'Etat doive accorder une subvention pour aider au fonctionnement de ces sociétés, il est certain qu'on atteindra ainsi très économiquement le but cherché.

#### L'ŒUVRE DES ÉCOLFS NOUVELLES

Au congrès de sauvetage qui s'est réuni l'an dernier à Saint-Malo, un vœu a été émis d'ailleurs dans ce sens et, comme conséquence, une Société s'est formée à Paris, sous la présidence de M. E. Cacheux et sous la présidence d'honneur de l'amiral Ch. Duperaé et de M. Jules Simon, de façon à faciliter, par ses apports pécuniaires, la genèse et le fonctionnement des associations locales qui devront s'inspirer, dans leurs moyens d'action, des conditions morales et économiques de la population maritime. Il est logique de voir un congrès de sauvetage provoquer une pareille création. La plupart des cas de pertes totales par force majeure proviennent en effet, le plus souvent, de l'ignorance du patron, en matière de navigation, d'atterrissement et même de manœuvre. Or, l'on exige des caboteurs qui souvent n'ont pas trois hommes d'équipage, une instruction spéciale, il est naturel qu'on se préoccupe des pêcheurs en haute mer qui sont au nombre de cinq à vingt-cinq à bord de leur bateaux.

On s'est demandé, un moment, si les écoles nouvelles ne feraient pas double emploi, précisément, avec les écoles officielles d'hydrographie où se font les cours pour les maîtres au cabotage. Mais, ne voulant donner aucune allure officielle à cet enseignement des pêcheurs, reconnaissant d'ailleurs que ceux-ci ont besoin de notions différentes de celles des caboteurs, on ne pouvait s'arrêter à cette objection. Il faut dire encore que, pour suivre les cours d'une école d'hydro-

graphie, les marins eussent dû consacrer un temps et de l'argent qui leur manquent. Les sociétés locales, elles, doivent faire leurs cours de façon à tenir compte des nécessités de la pêche, gratuitement et sans prendre au marin le temps qu'il doit employer à l'exercice de son métier.

On a craint encore qu'il ne fût impossible de rendre cet enseignement suffisamment élémentaire pour être profitable à des gens frustes et que l'on représente comme absolument illettrés. Or, aujourd'hui, la plupart des jeunes marins ont une instruction primaire suffisante. De plus, de même que pour faire une division ou extraire une racine carée il n'est pas nécessaire de connaître la théorie mathématique de ces opérations, de même il peut être donné aux pêcheurs des notions sommaires, mais exactes, de navigation, débarrassées de toute considération purement théorique.

#### L'INDISPENSABLE SAVOIR

L'Angleterre, la Belgique, la Norwège, etc. . . ont des écoles professionnelles pour leurs pêcheurs. Chez nous, il est urgent que l'on voie s'en créer aussi ; pour la sécurité de nos marins et pour la prospérité de leur industrie. Outre les notions de navigation on donnera aux inscrits quelques connaissances sur l'hygiène spéciale qui leur convient, on leur apprendra les règlements qui régissent leur industrie. . . Il n'est donc pas question de leur apprendre l'algologie, la zoologie, l'hydrographie, etc. . . On pourra mettre en garde, par contre, ceux de nos pêcheurs qui ont à bord des cabestans à vapeur, contre le danger qu'ils courent en chargeant les soupapes de leurs chaudières et ne soignant pas suffisamment leurs moteurs. Une lettre de l'ingénieur ordinaire de Boulogne signalait, dernièrement, ces causes d'insécurité pour nos pêcheurs ; or, huit jours après, un malheureux hasard voulait qu'une chaudière éclatât en mer—accident qui eût pu être évité si le patron avait su entretenir son engin.

D'ailleurs, pour vous montrer que cet enseignement répond à un besoin, je puis vous dire qu'aussitôt que le congrès de Saint-Malo eut émis le vœu dont je vous ai parlé, la municipalité de Croix proposa immédiatement qu'une école fût créée dans cette localité. Or, cette municipalité est presque exclusivement composée de pêcheurs ou d'anciens pêcheurs. Aux Sables d'Olonne et à Boulogne, les marins font le meilleur accueil aux projets d'écoles de M. Odin et du docteur E. Canu. Enfin, à Croix, cette année même, des conférences ont été faites par M. Guillard (de Lorient), et ont été suivies par cinquante-deux élèves de vingt à trente-cinq ans.

Pour le moment, il n'est question que de donner une instruction nautique aux pêcheurs qui en ont le plus besoin. Dans l'avenir, on pourra voir si l'œuvre peut étendre son champ d'action.

Les encouragements de la Marine à cette œuvre sont la conséquence, du reste, des efforts que, patiemment, cette administration fait pour réaliser son plan d'ensemble dans l'amélioration du sort du marin, et dans lequel se trouvait la "création d'assurances mutuelles pour les avaries et pertes de bateaux et d'engins", aujourd'hui réalisée dans beaucoup de ports.

L'idée de donner un enseignement professionnel aux

pêcheurs devait naturellement prêter "à la blague." Elle a payé son tribut à la verve caustique et amusante d'un Parisien.

Mais elle ne saurait manquer de porter d'heureux fruits. Peut-être verrons-nous un jour M. René Bazin, non seulement professeur du cours "*Perdrix grise ou perdrix rouge au chien d'arrêt*," puisqu'il postule pour ce poste, au cas où se fonderaient des écoles de chasse — mais simplement élève dans une école de pêche ; où il acquerra des connaissances qui ne lui seront pas inutiles pour conduire son yacht dans les parages des Glénan... et ailleurs.

## A DOMREMY

Il y a deux jours, la 40e division d'infanterie quittait ses cantonnements pour franchir la vallée de la Meuse et gagner son point de concentration. Sur la route poudreuse, s'échelonnaient les divers corps de troupe dans leurs formations régulières de marche et certainement, sous le soleil déjà chaud, en dépit de l'heure matinale, une pensée commune hantait tous les soldats : L'étape sera-t-elle dure à fournir ?

L'avant-garde vient à peine de s'engager dans le village, situé au bord de la Meuse, que l'on entend de brefs commandements. Sans s'arrêter, car l'ordre de marche n'a pas prévu de halte exceptionnelle, les hommes rectifient la position à la voix de leurs officiers. Pourquoi cette soudaine marque de respect ? Est-ce en l'honneur de quelque général fameux, tombé en combattant, et dont le cénotaphe se trouve probablement au bord de la route ? Comment s'appelle-t-il ? Qu'a-t-il fait ?

Ces rapides interrogations lancées dans les rangs, n'ont bien vite plus d'objet. Un long frémissement agite la longue colonne : Nous passons à Domrémy, et la division va défiler devant la maison de Jeanne d'Arc !

Cette nouvelle a suffi pour chasser de tous les cerveaux les préoccupations nées de la longueur probable de l'étape. Pas n'est besoin aux chefs de stimuler le zèle de leurs soldats, car dans cette masse d'hommes, tous, du premier jusqu'au dernier, ont à cœur de rendre à la grande patriote l'hommage d'un défilé impeccable de correction. Les tailles se redressent, chaque détail de la tenue est rapidement rectifié, le pas libre de marche fait place à l'allure cadencée, tous les yeux brillent de joie quand le moment de porter les armes est arrivé. A côté de la basilique prétentieuse récemment érigée, la vue de l'humble maison que garde un vétéran médaillé fait éprouver une religieuse émotion à tous ces braves gens qui défilent la tête à droite comme à la parade.

Plus heureux que leurs camarades qui forment la

tête de colonne, les artilleurs ont la chance enviée de s'arrêter dans le village pendant la halte réglementaire. Sous la conduite de leurs officiers, les hommes pénètrent dans la pauvre maison où naquit l'héroïne. Instinctivement, les têtes se découvrent ; on parle bas ; on marche avec précaution comme en un lieu sacré, et le registre présenté par le gardien se couvre de signatures tracées à la hâte. Du général au simple soldat, tous s'efforcent de témoigner leur respect par une attitude recueillie, et c'est vraiment une chose consolante et douce que de voir cette multitude armée pénétrer d'un sentiment aussi intense.

Pourquoi faut-il que cette manifestation si touchante, spontanée, si grande par sa simplicité même, ait été défigurée par l'irruption intempestive et le zèle intéressé ou maladroit de ceux qui prétendent confisquer à leur profit le culte de la Vierge guerrière ? Dans ces dernières années, vous le savez, une église a été bâtie à Domrémy en l'honneur de la Pucelle.

L'utilité de cette construction n'était pas démontrée et l'on ne pouvait l'admettre que comme une sorte d'acte de contrition tardif, essayant d'effacer le souvenir de l'ignoble sentence du tribunal ecclésiastique qui livra l'héroïne aux flammes du bûcher de Rouen. Mais l'expression du repentir exige l'humilité et les pratiques habituelles au personnel attaché à la basilique de Domrémy sont d'une indiscretion vraiment excessive.

Le racolage des touristes et des pèlerins, la vente d'objets de piété ou de médailles à l'effigie de Jeanne d'Arc, sont des procédés indignes et par trop semblables à ceux mis en œuvre pour attirer la foule dans d'autres sanctuaires. Il ne manque plus aux promoteurs de cette entreprise que de faire jaillir du sol une source quelconque, à laquelle ils attribueront des propriétés miraculeuses. S'ils ne sont pas emportés par l'explosion du mépris public, ils ont de grandes chances de réussir dans leur spéculation.

Ils répondront, sans doute, que telle n'est pas leur intention, que ce négoce misérable n'a d'autre but que de pourvoir aux frais nécessités par le monument ; mais en pareille matière, ne vaut-il pas mieux échapper à tout soupçon de profit matériel ? N'est-ce pas chercher à détourner les visiteurs de l'humble maison de Domrémy, pour les conduire à l'église voisine, ainsi que le déclare un témoin oculaire de la manifestation de vendredi dernier ?

Déjà, des écriteaux sont accrochés pour annoncer la vente de souvenirs ; si l'on n'y met bon ordre, attendons-nous à voir prochainement une savante réclame organisée en faveur de cette église prétentieuse. Quelle sottise manie de dénaturer ainsi des lieux que la

grandeur des souvenirs qu'ils évoquent devrait préserver à tout jamais des tentatives des cuistres !

Tous les voyageurs de bonne foi qui reviennent de Palestine sont unanimes à déclarer la triste impression que leur ont causée les rivalités mesquines des multiples confessions installées auprès du Saint-Sépulcre, la basse cupidité des moines, le mercantilisme éhonté des trafiquants d'objets de piété, l'incohérence et le mauvais goût des monuments dont ces lieux sacrés ont été encombrés sans aucun souci de respecter la mémoire de celui qui chassa les vendeurs du temple.

Dans ce pays, déshonoré par les stupides manifestations d'une religiosité mesquine, nulle part on ne peut plus se recueillir et rêver aux lieux mêmes où le grand charmeur, selon le mot de Renan, prêcha sa sublime doctrine. A chaque pas, le voyageur est arrêté, sollicité, circonvenu, désorienté par des spectacles, des offres, des demandes ou des propositions qu'une nuée d'insupportables mendiants étale et formule avec une complète absence de respect pour la mémoire du fils de Marie.

Est-ce quelque chose de semblable qu'on veut faire à Domrémy ? L'attitude singulière de certaines personnes, qui venaient l'autre jour assaillir nos soldats de leurs importunes sollicitations, tend à le faire supposer. Si l'on n'y met bon ordre, le petit village lorrain, d'où partit l'humble bergère pour aller délivrer la France, deviendra par leurs manœuvres mesquines une succursale de Lourdes et de la Salette.

Déjà, l'autre jour, quand, la halte terminée, les troupes ont dû reprendre leur marche, une leçon leur a été infligée par ce chef de bataillon qui, à cheval, devant la maison de la Bonne Lorraine, la désignant de son épée à ses hommes en leur criant : " La tête à droite ; voici la maison où est née Jeanne d'Arc."

Les tenanciers du bazar où l'on bat monnaie avec la gloire de l'héroïne n'auront sans doute pas compris. Quelle belle occasion pour l'administration française d'empêcher ces gens-là de continuer leur hideux commerce !

YVAN BOUVIER.

## DERNIERE LETTRE DU CARDINAL RAMPOLLA

Les cheveux frisés, joli comme un cœur et déchirant à belles mains de Sicilien les pages du Concordat qu'il adore, le cardinal Rampolla vient d'écrire une nouvelle lettre.

Son épître ressemble à un de ces longs regards indolents, tranquilles, endormis dans leur lumière noire, dont le diplomate italien caresse ses victimes.

Ceux qui connaissent l'histoire de l'Eglise tombent depuis quelque temps d'étonnements en stupéfactions et le dernier papier, diplomatiquement et publiquement écrit au nom du pape, n'est pas fait pour s'allumer en torche dans l'obscurité où trébuchent les catholiques.

Voici le ministre des affaires étrangères d'un prince qui vient dire à des Français :

— De la part de mon maître, je vous informe que vous êtes libres d'obéir ou de ne pas obéir à une loi régulière de votre pays.

Cela ne s'est jamais vu, et saint Louis lui-même, le roi de la piété, aurait envoyé au diable le représentant de Dieu qui se serait permis un tel chef-d'œuvre de fausseté haineuse.

On comprendrait un pape se levant debout dans la majestueuse splendeur de son front trois fois couronné et ordonnant à ses moines de ne pas donner aux hommes les biens qui sont à Dieu. Ce serait une politique d'une insolente hardiesse ; cela aurait la beauté, qui séduit toujours, de la force morale dans la faiblesse physique.

Au lieu de prendre une attitude, d'ordonner la lutte ou la soumission, le pape cherche, dans le musée des vieux accessoires de l'Eglise, la cuvette de Pilate, et se lave les mains. Le motif du mouvement reste aussi noble que le mouvement. En jouant du fifre derrière le char républicain, Léon XIII a rendu les catholiques sourds à ses demandes d'argent. Ruiné par ses spéculations en Italie, il vit, aujourd'hui, des aumônes que lui font les congrégations riches. Il ne veut mécontenter ni celles qui désirent payer, ni celles qui entendent résister. Voilà pourquoi le secrétaire Rampolla écrit longuement pour ne rien dire, et entoure de commentaires obscurs ses noires instructions, comme Dieu coiffe d'une mitre de nuages les montagnes arides.

Le mépris universel qu'inspirera la nouvelle lettre adressée à Mgr Lécot n'a rien de commun avec l'opinion que l'on peut avoir sur la loi d'abonnement. Que des sujets français protestent contre une loi financière et ne s'y soumettent pas s'ils n'ont pas de quoi payer, c'est naturel. Mais que l'étranger mette sa main chargée de bagues entre cet arbre et cette écorce, cela est gai à force d'être triste.

Il se passe de drôles de choses actuellement aux assises criminelles.

Judi après-midi, vers six heures, le juge Wurtele, le président des assises, s'adressant aux femmes qui remplissaient la cour, leur dit :

" Je prie les femmes qui se respectent de se retirer immédiatement, car leur présence depuis le commencement de ce procès est une honte."

Quelques femmes seulement se retirèrent.

Alors le juge reprit au bout de quelques minutes :

" Maintenant que les femmes honnêtes se sont retirées, huissier, faites sortir les autres."

Vendredi matin la cour était VEUF.

Nous aimons en France, la Russie comme nous aimâmes l'Italie, comme nous adorâmes la Pologne — en permettant tout à nos amis. Pourtant, si l'empereur de Russie s'avisait de conseiller à nos éleveurs le refus de l'impôt, parce que cet impôt est écrasant pour un commerce en détresse, nous nous révolterions contre cette invasion dans nos affaires privées.

Le pape qui est notre ami tout neuf, après avoir échoué dans l'alliance allemande, fait précisément cela. Il dit aux moines :

— Du haut de mon infaillibilité, je vous laisse libre d'obéir ou de désobéir à une loi de votre pays.

Sous un gouvernement au courant des libertés de l'Eglise gallicane, le nonce serait à Rome en quarante-huit heures et l'ambassadeur de France serait à Paris dans le même délai. Nous ne perdrons pas au change : nous ne renverrions pas un aigle, et l'on ne nous rendrait pas un lion.

Les premiers des articles organiques posés sur le Concordat, comme des habits sur un corps, interdisent l'entrée et la publication en France des documents de la Cour de Rome, sans l'assentiment des pouvoirs publics.

Or, depuis que le Pape a épousé la République pour la corriger ou pour la tuer, son secrétaire commet à chaque instant des épîtres où, en un français coupable, il attaque nos institutions.

La lettre d'hier est la sœur cadette de celle où, en février dernier, le même Rampolla exécutait un journal catholique au profit d'un autre et où il proposait d'empêcher de nouvelles offenses à la religion et de corriger progressivement les lois existantes, injustes ou hostiles.

Jamais, on l'a dit et il faut le redire, la monarchie de Louis XIV n'aurait supporté qu'un étranger traitât d'injustes les lois de la France.

Notre ministre aurait adressé des remontrances telles que le secrétaire d'Etat ne serait pas resté à son bureau de copiste pendant vingt-quatre heures. La lettre ne serait pas entrée en France et le cardinal aurait cessé pour toujours de dévider son fil de soie rouge autour de la bobine d'ivoire qui est le pape.

Quand Léon XIII et son éminent collaborateur seront des hommes deux fois morts quand dans la postérité ils n'auront que leurs noms inscrits, fleurs séchées de l'herbier ecclésiastique, on se demandera quels sentiments purent inspirer cette politique couchée, au roi dont la tiare perce de son sommet les nuées célestes.

A la veille du 20 septembre, ce système de trahison sans courage, de mensonges sans habileté, doit être opposé au système de Pie XI, comme la médiocrité sert de fond à la splendeur.

La gloire du grand pape martyr s'illumine des défaillances de son successeur et leur inflige la punition du parallèle.

JEAN DE BONNEFON.

## TACTIQUE CLERICALE

Qui veut la victoire doit savoir préparer la guerre. Cette formule doit être chère à l'abbé Garnier, fondateur du journal qu'il a intitulé modestement le " Peuple français ". Cet excellent prêtre a déjà tenté plus d'une fois l'aventure électorale. Il a été conférencier et candidat. Pour le moment, il n'est plus que conférencier. On sait encore qu'il fut socialiste et même républicain. Socialiste, cela ne compromet guère un homme d'Eglise. Tout le monde l'est et tous les beaux vous diront que Jésus fut le premier des socialistes. Républicain, cela est beaucoup plus grave. Heureusement, l'abbé Garnier l'était peu. A ce degré-là, le républicanisme n'est jamais bien compromettant, même pour ceux qui portent la soutane.

L'abbé Garnier donc vient de présider un congrès électoral. Les travaux de cette réunion ont porté presque exclusivement sur les prochaines élections municipales. Admettez qu'elles n'aient lieu que dans sept mois et plus. N'importe : je vous ai dit qu'il faut savoir préparer la guerre. On a donc pris dès à présent des résolutions importantes. Il faudra combattre l'opportunisme, le radicalisme et le socialisme, c'est-à-dire, pour parler comme l'abbé Garnier, les trois formes de la franc-maçonnerie, les trois habits d'un seul homme qui est le pire ennemi de l'Eglise catholique et romaine.

Une fois qu'on a eu désigné leurs adversaires aux congressistes réunis sous la houlette de l'abbé Garnier, on leur a indiqué les moyens de lutter contre eux efficacement. Pour arriver à la victoire, il faut, paraît-il, neuf conditions :

1. Un comité ;
2. Des candidats ;
3. Une caisse ;
4. Une permanence ;
5. Un programme ;
6. Des réunions ;
7. L'organisation des sections ;
8. Les listes électorales ;
9. Des prières ;

L'intervention divine n'est réclamée qu'en dernier lieu. Il est probable même qu'on s'en passerait, s'il n'importait de montrer à la galerie qu'on ne s'oppose pas la cause cléricale de la cause de Dieu. Les abbés qui rédigent la *Croix*, et qui sont fort intolérants, auraient, à la place de l'abbé Garnier, posé la prière com-

me la condition première du succès. L'abbé Garnier est aussi clérical que ses confrères en Jésus de l'argent ; ensuite, l'intercession divine. Ce prêtre est vraiment exquis.

Nous ne savons pas quel sort est réservé par le suffrage universel à la tentative de l'abbé Garnier. Sept grands mois nous séparent encore du renouvellement des conseils municipaux et, d'ici là, comme dit le fabuliste, le roi, l'âne ou même l'abbé Garnier peuvent parfaitement mourir. Nous n'en devons pas moins regarder avec quelque attention de ce côté-là. Il s'y passe des choses fort intéressantes. Les cléricaux ont toujours tenu beaucoup à la possession de la majorité dans les conseils municipaux. Ils n'ont point tort, car s'ils chassaient bientôt les républicains des mairies, ils seraient bientôt les maîtres du pouvoir. Par malheur pour eux, ils n'arriveront pas à ce but tant désiré.

Mais, à défaut d'une victoire, frauduleusement obtenue, des cléricaux, nous devons éviter de leur donner une victoire déguisée, c'est-à-dire de laisser se présenter sans les démasquer les candidats qu'on ne va pas manquer de nous présenter, non plus avec l'un des habits que l'abbé Garnier a tirés de son bric-à-brac, mais avec un vêtement de coupe républicaine, exclusivement créé et mis en circulation pour les besoins de la cause cléricale.

En outre, il est un point que le congrès de l'abbé Garnier met fort heureusement en lumière, de quoi il faut le remercier, car il rend du même coup un inestimable service à la cause républicaine. L'abbé Garnier, en effet, pose en principe que tous les républicains sont dangereux au même degré. Il confond dans le même anathème les opportunistes, les radicaux et les socialistes. C'est le problème tout résolu de la République sans Républicains. Cela ferait peut-être l'affaire de M. Garnier, mais cela ne fait pas la nôtre.

Il est donc de notre devoir de recourir nous aussi à la tactique de ce prêtre fin de siècle. Il est de notre devoir de renverser le raisonnement de nos adversaires et de dire : " Vous n'êtes ni radicaux, ni opportunistes, ni socialistes. Qu'êtes-vous donc ? Modérés, c'est-à-dire cléricaux ? Alors vous êtes contre nous et nous vous combattons !

A tout prendre, nous estimerons tout à fait heureuse l'intervention active des cléricaux lors des élections municipales de 1896. L'abbé Garnier escompte la victoire : " Cet ennemi, dit-il (et par ennemi, il faut, comme nous l'avons indiqué, entendre tout ce qui est républicain), nous le vaincrons peu à peu en passant du mal au moindre mal, puis au mieux, et enfin, si nous persévérons, à la perfection et au bonheur." Je crois qu'il importe avant tout aux républicains de bien se convaincre que les adversaires déclarés, ceux qui

sont intraitables, sont moins dangereux pour la République que ces adversaires à visage double qui n'ont ni programmes ni principes et qui n'osent pas ne compter que sur les républicains seuls. Faisons donc comme les cléricaux et préparons les élections municipales. Nous aurons fait beaucoup pour la démocratie si nous savons leur donner un caractère résolument progressiste et anti-clérical.

XXX.

## L'ACTUALITÉ

UN PARLEMENT DES RELIGIONS A PARIS EN 1900

*Le congrès universel des religions de Chicago. — Pour une action morale commune. — Le fonctionnement du congrès. — Chez l'abbé Charbonnel. — La liberté de conscience. — Le pape et le congrès*

Le monde religieux s'attache à un vaste projet qui présente pour les croyants, les philosophes et les savants, un intérêt considérable. Il s'agit d'organiser à Paris pour 1900 un " Congrès universel des religions " à l'exemple du parlement des religions qui fut tenu à Chicago en 1893.

Les principes en étaient posés l'autre jour, dans la *Revue de Paris*, en un article dont nos confrères se sont entretenus. Le projet a donné lieu à de nombreux commentaires, il a soulevé de regrettables confusions. Nous avons pensé qu'il était intéressant d'en préciser les termes.

Un groupe de jeunes prêtres français — à qui la fréquentation simultanée de l'Institut catholique et de la Sorbonne littéraire et scientifique a donné, avec de solides études, un esprit de large tolérance — a pris l'initiative de donner à Paris ce congrès universel des religions. — C'est l'abbé Félix Klein, professeur à l'Institut catholique, l'auteur connu de " Tendances nouvelles en religion et en littérature ", l'abbé Joinniot, vicaire général à Meaux, l'abbé Pierre Vignot, maître de conférences à l'école Fénelon, l'abbé Charbonnel, celui qui posait récemment les grandes lignes de ce projet dont il est l'un des plus ardents propagandistes.

CHEZ LE PROMOTEUR

C'est à l'abbé Charbonnel que nous sommes allé demander ce que devait être exactement le congrès universel des religions.

— C'est très simple. Nous sommes quelques-uns, nous dit-il, qui voulons reprendre la tradition évangélique et démocratique, qui voulons aller au peuple, qui estimons que pour lui la religion doit être tout au moins un soutien moral. Mais pour atteindre à ce

but, la religion ne doit pas s'imposer, elle doit simplement, dignement, en toute sincérité, se proposer au peuple pour qu'il en accepte ce qui lui en semble utile et bon.

Notez qu'en cela nous ne songeons pas un instant à discuter le droit que la vérité a de s'imposer, mais nous estimons qu'en l'état actuel et pratiquement il importe avant tout de respecter la liberté de conscience et d'offrir seulement les enseignements moraux de la religion.

Nous n'examinons pas si — ce que nous croyons fermement — la religion catholique a une valeur morale qui la fera triompher, nous n'examinons pas d'autre part la possibilité d'une ère nouvelle différente de celle-ci où les données du socialisme fourniraient leurs solutions. Pratiquement et sans chercher plus loin, nous avons l'éducation religieuse qui est là, toute prête, avec l'avantage d'une expérience séculaire et d'une empreinte héréditaire sur les masses.

#### LE BUT DU CONGRES

Par quels faits indiquer cette tendance ? Comment ces hommes feront-ils connaître au peuple qu'ils ne sont pas des sectaires qui prétendent lui imposer une religion avec tous ses dogmes, mais une large direction morale.

— Nous avons pensé qu'un parlement où seraient loyalement conviées toutes les religions, où les ministres de ces religions auraient toute faculté d'exposer la doctrine, de l'expliquer à tous, ce serait la meilleure façon de prouver au peuple notre sincérité quand nous lui proposons une religion.

Vous voyez quel a été notre point de départ, et ce que nous entendons faire en convoquant un congrès universel des religions à l'exemple de celui de Chicago. Mais notez que d'autres peuvent fort bien y venir avec d'autres idées et dans un autre but.

C'est de la réunion de ce congrès que nous nous entretenions, voilà plus d'un an, avec M. Bonet-Maury, le délégué des Eglises réformées d'Europe au Parlement de Chicago — l'idée en fut soumise au cardinal Gibbons qui s'en montra chaleureusement partisan.

Un mémoire sur la réunion de ce congrès en France, avec l'indication des adhésions qu'il réunissait déjà, fut adressé à Léon XIII. Le pape donna à ce projet une approbation absolue, mais dans le but même d'en assurer la complète réussite, il ne voulut pas lui donner son patronage direct, afin d'éviter que ce Parlement des religions, qui doit être indépendant et ouvert à tous, ne semble être "le congrès du pape."

#### LES AUGURES

A dire la vérité, la nouvelle, qu'une réunion de ce genre se tiendrait en France, a paru produire quelque surprise dans le monde catholique qui, jusqu'à présent, reste d'une manière générale sur la réserve : on a malheureusement conservé dans un vieux monde les antipathies qui créèrent les anciennes querelles religieuses : les représentants des diverses religions n'ont pas ici l'habitude de se fréquenter, d'échanger leurs idées ; ils

évitent avec le plus grand soin tout point de contact.

En Amérique, il en va tout autrement : des représentants de religions opposées acceptent fort bien, sur certains points, une action commune. On a vu le cardinal Gibbons venir prendre la parole, après un pasteur protestant, dans un meeting en plein air et suivant sa formule, on doit pratiquer la séparation dans le dogme, mais l'union pour l'action morale.

C'est dans cet esprit que doit se tenir ce congrès, dit-on, qu'il faut bien se garder de confondre, ainsi que cela a été fait, avec le projet d'une "exposition universelle et internationale de l'histoire du christianisme pendant les dix-neuf premiers siècles" où les panoramas, les dioramas, les reproductions de toutes sortes, les figurants costumés doivent tenir une large place. Ce n'est pas une "rue du Caire" de l'Exposition de 1889, que "nous voulons reconstituer en matière religieuse, c'est un congrès scientifique que nous voulons tenir."

Ce projet rencontrerait de sérieuses adhésions à l'étranger, même aux Indes.

Ce congrès impliquera l'idée de l'égalité parlementaire des croyances, c'est-à-dire l'égalité liberté pour toutes de s'affirmer et de se propager par persuasion.

La réunion du congrès comprend deux périodes : dans la première période chaque religion séparément discutera les thèses des discours publics.

Dans la seconde période chaque religion par ses orateurs s'affirmera devant le peuple.

Le congrès se tiendra dans l'amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne : c'est là, sous la fresque de Puvion de Chavannes, dans cet édifice de la Science qui a remplacé l'asile des oiseuses querelles théologiques, que se tiendra ce Parlement qui cherchera à unir toutes les religions dans une commune action morale.

C'est égal, il y a quelque distance entre ce Parlement et la Saint-Barthélemy !

## MONSIEUR TREGARO

Le petit discours, où l'évêque de Séez a prêché la guerre sainte, fait le tour de la Presse comme son auteur fit le tour des mers, en portant son accent breton jusqu'au bout du monde, pour le rapporter toujours au village natal de Peillac, dans la lande rase du Morbihan.

Le vieux marin, qui fut aumônier en chef de la flotte française, gagna ses décorations ailleurs que dans les antichambres des ministres. Il fut mis à l'ordre du jour aux forts de Takou et il se tint en héros à la bataille de Palikao. Ce bean passé vint échouer dans l'évêché de Séez.

Le maroquin tanné du prélat avait mieux résisté à

l'air des mers qu'au vent des sacristies. Le pauvre homme tomba aux mains d'un abbé, mince comme une quenouille d'ivoire, frêle à vous casser dans la main, et pointu comme une aiguille empoisonnée.

Cet abbé se mit à écrire, à parler, à penser pour son chef et le chef se laissa faire.

Sacré le 25 janvier 1882, il n'attendit pas trois mois pour être condamné comme d'abus. Mais le Trégaro, qui clame, n'est pas le vrai. La mer a été l'âme de sa vie : il a été hardi avec elle ; il est timide avec les hommes. Son berceau, comme celui de Moïse, a été mis en branle par la vague. Dès que l'enfant put se tenir debout, on le poussa vers la mer et, quand il fut prêtre, ce fut pour dire sa messe sur le plancher mouvant d'un bateau, en face des hautes vagues pieusement courbées.

Ses muscles ont durci sur l'Océan ; son teint s'y est bronzé comme les canons du bord ; ses yeux perçants ont retenu l'éclat verlâtre de l'eau profonde et si les dents n'ont plus la blancheur de l'écume, c'est que le tabac n'est pas fait pour être seulement fumé.

Quand Mgr Trégaro récite les discours de son secrétaire, il le fait sans ardeur, se balançant sur ses fortes jambes comme s'il sentait le roulis de la mer sous ses pieds. On devine que livré à lui-même l'orateur aurait pour le gouvernement le respect, sans bassesse, que doit éprouver un homme hardi et vrai.

Certes, un sentiment, triste comme le regret, exalté et religieux comme l'amour, élève dans son cœur d'invisibles mausolées à tous les persécutés ; mais le prêtre de Jésus souffre des vaines clameurs qu'on lui fait pousser malgré lui.

La souffrance n'est pas longue : ce que Mgr Trégaro aime après Dieu c'est la mer. Il se console en allant en Bretagne voir le flot, toujours sombre par le contraste des pierres blanches sur lesquelles déferlent les vagues comme sur un lit préparé avec le duvet du goëland.

Là, ses amis retrouvent le bon Trégaro, qui a ramassé un peu de la langue de tous les pays sur les côtes parcourues ; mais qui, au port épiscopal, a trouvé une langue de vipère prête à siffler pour lui.

J. DE BONNEFON.

Le marquis de Boirafond déplorait le sort de ceux qui ont la folie des grandeurs.

G. Testalons, son interlocuteur, d'une avarice et d'une mesquinerie qui auraient fait frémir un juif, lui répondit :

— Moi, je n'aurai jamais cette maladie.

— Vous pourriez tout au plus avoir la maladie contraire, celle des petitesesses.

LE DIX-NEUVIÈME-SIÈCLE

## COMMENT FREDERIC PONTO

TRENTE CAMPAGNES, VINGT BLESSURES

NE DEVINT PAS MARÉCHAL DE FRANCE

I

### LE RÉQUISITIONNAIRE

Dans l'affreux tourbillon d'une tempête de peuples rués les uns sur les autres, dans le sang, dans les larmes, dans les flammes, à travers la foudre et les biscailens, un siècle naissait. L'autre, le dix-huitième, qui avait eu de joyeuses années, venait de s'éteindre tragiquement sous le couperet de 93, et une sorte de brutale opération césarienne avait jeté au monde le dix-neuvième siècle, lamentable et pantelant.

Pauvre petit, comme les autres tu grandiras ; peut-être seras-tu, toi aussi, l'un de ces grands siècles qui marquent une étape de la pauvre humanité et rayonnent sur l'histoire avec l'éblouissant éclat des lumières apportées, les bienfaits répandus, des progrès accomplis ; peut-être verras-tu naître des choses imprévues ou surgir quelqu'une de ces découvertes qui lancent les hommes dans une voie nouvelle et marquent le couronnement d'une ère.

Peut-être, hélas ! serais-tu seulement le pivot sur lequel tournera le monde pour quelque brusque retour en arrière, peut-être marqueras-tu comme un reflux de la vieille barbarie, noyant tout ce qui existe et faisant place nette pour un recommencement mystérieux !

Et malgré tout, malgré les grands égorgements commencés dans notre coin de la vieille Europe, malgré les boulets rouges tombant ça et là en rafales, écrasant bien des villes, ou trouant au loin sur les mers la coque des vaisseaux de guerre, une aube d'espérance se dessinera peu à peu.

La France, où l'incendie qui embrasait le monde avait commencé, la France, comme une ville assiégée, tonnait par tous les bastions de ses frontières et lançait, par ses portes ou des brèches, des sorties furieuses parfois triomphantes, coupant les lignes ennemies, et parfois ramenées la baïonnette aux reins.

Une de ces sorties, une de ces poussées en avant sur le territoire ennemi, avait mal tourné ; l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Jourdan, essayait vainement d'opérer sa jonction avec l'armée du Rhin en retraite. La saison est rigoureuse ; la fatigue de tant de marches et contremarches, le froid de décembre, la faim et l'Autrichien, quatre ennemis à la fois. L'ancien enthousiasme des campagnes heureuses s'était évaporé, laissant à sa place l'inquiétude dans le cœur du soldat.

Devant Meisenhein, un gros village des environs de Kreuznach, des soldats quelque peu déguenillés, soufflant dans leurs mains rougies par une bise cinglante, se hâtaient à la pâle clarté de l'aube, une aube triste de frimaire, de faire sauter les planches d'un vieux pont

de bois jeté sur les eaux troubles d'une petite rivière, affluent de la Nahe. Egayant par des plaisanteries leur besogne de destruction, tout en prêtant l'oreille à une canonnade lointaine agrémentée de coups de fusils plus rapprochés, ils disjoignaient les poutres à grands coups de pics et jetaient les planches sur la rive.

—Sergent Ponto ! dit en surgissant de l'ombre des premières maisons du village un officier dont le manteau, couvert de boue jusque dans le dos et déchiré en maint endroit, découvrait par instants le bras gauche en écharpe.

—Capitaine ? répondit un homme très jeune et très maigre, mais solidement bâti, debout sur la partie du pont détruite.

—C'est assez comme cela, enlevez les planches jusqu'à l'endroit où vous êtes et laissez le reste, nous devons conserver la possibilité de rétablir vivement le pont au besoin. Vous ferez rentrer les vedettes de l'autre rive et vous vous maintiendrez ici avec vos hommes. Avec le reste de la compagnie, je me porte sur le gué signalé à l'autre bout du village.

—Oui, mon capitaine.

—Vous avez compris ? Quoi qu'il arrive, le pont doit nous rester.

—Nous le garderons.

Sans en dire davantage, le capitaine tourna le dos. Une cinquantaine de soldats qui se massaient un peu plus loin emboîtèrent le pas quand il passa devant eux, et toute la troupe s'enfonça dans la grande rue du village silencieux.

Le sergent Ponto était déjà sur l'autre rive avec quatre hommes ; à cent mètres en avant des premiers escarpements de collines ondulées dominant une route, quelques vedettes françaises veillaient. Le sergent, d'un œil attentif, inspecta l'horizon du côté de la canonnade et ramena les vedettes, qui durent s'accrocher aux poutres pour passer la coupure du pont.

Le jour était venu tout à fait, une lumière terne tombait du ciel où couraient très bas de lourds nuages grisâtres qui semblaient devoir s'effilocheer aux dernières branches des arbres ainsi qu'aux toits aigus des maisons.

Le sergent Ponto, après avoir placé quelques factionnaires, fit entrer le reste de ses hommes dans une sorte de grange qui commandait la tête du pont et se promena philosophiquement de long en large, le nez en l'air et les mains derrière le dos, en attendant les événements.

Enlevé, par la réquisition de 93, de la tranquillité d'un village de Picardie, et jeté tout de suite dans l'immense bagarre, le sergent Frédéric Ponto, à vingt-deux ans, était déjà passé vieux soldat. Il avait encore dans la tête l'étourdissement du soudain changement d'existence et le tapage des premiers coups de fusil reçus ou tirés, dès son arrivée avec un bataillon de réquisitionnaires noyonnais à l'armée du Nord, et il se perdait déjà dans les souvenirs de marches, de passages de rivières, de campements et de retraites, d'escarmouches et de batailles, de sièges et de blocus, confusément entassés dans son esprit pendant ces deux années de vie à outrance.

Car il y avait juste deux ans qu'il avait quitté le pays, et laissé la charrue à conduire dans les tranquilles labours des champs, pour le fusil et le terrible

travail de la guerre ; juste deux ans qu'il courait sans trêve des champs de la Flandre aux plaines de la Belgique, des forêts des Ardennes aux collines rocheuses des pays du Rhin, passant des belles journées d'enthousiasme aux heures sombres du découragement, tantôt battu, tantôt battant, triste parfois, joyeux souvent, mais toujours de bonne volonté.

C'était deux ans auparavant, par un pareil matin de novembre, triste et blafard, qu'il avait fait sa première marche dans le rang, après une dernière caresse de l'œil aux sites familiers, au ciel natal, aux clochers de Noyon. Tous les réquisitionnaires, s'arrêtant d'instinct à la sortie de la ville, avaient jeté comme lui ce profond et triste regard qui devait être pour beaucoup un regard d'adieu. Et c'est alors que dans le demi-jour, sur le côté de la route, une femme, repoussant le fusil qu'il portait encore maladroitement, lui avait sauté au cou en pleurant, tandis qu'un homme lui prenait la main. L'homme, c'était son aîné, Jean-Baptiste Ponto, que la réquisition avait épargné à cause d'une boiterie venue à la suite d'un coup de pied de cheval. La femme, dont le baiser mouillé de larmes faisait sauter le cœur de Frédéric, c'était Claudine, ou plutôt Dine, une cousine, l'amie des belles années d'enfance, devenue tout doucement une promise. La Révolution, qui bousculait les trônes, coupait les têtes des grands et bouleversait l'Europe, tranchait brutalement aussi les rêves du petit paysan picard et chavirait ses humbles espérances de bonheur. Il lui fallait laisser Claudine, tout abandonner et s'en aller à la frontière apprendre à déchirer la cartouche et à manier la baïonnette.

La jeune paysanne, pour assister au départ des Noyonnais et embrasser une dernière fois le réquisitionnaire, avait pris le prétexte du marché de Noyon et fait quatre lieues dans la nuit avec Jean-Baptiste.

—Mon pauvre Frédéric, mon pauvre Frédéric ! C'était tout ce que, dans son naïf chagrin, la jeune fille trouvait à dire en marchant à côté de Frédéric, en lui glissant un pain et un morceau de lard, tandis que de l'autre côté Jean-Baptiste, qui n'en disait pas plus long, portait en soupirant le fusil de son frère.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la séparation en haut d'une côte de la route de Saint-Quentin ; le petit paysan picard avait vu bien du pays et s'était consciencieusement mis à son nouveau métier. Vigoureux, agile et adroit, habile chevalier de l'arc dans son village, il avait, par une aptitude naturelle, pris goût au fusil ; parti presque illettré du pays, où jamais livre ni gazette n'avaient pénétré, il avait, dans les courts moments de repos entre deux combats ou deux sièges, trouvé le moyen d'apprendre. Il fallait bien lire les journaux de Paris arrivant dans les camps plus régulièrement que le pain ou les vêtements, et les proclamations ou les ordres du jour remplaçant trop souvent la soupe ; un fourrier érudit lui avait donné le secret des paraphes audacieux, des floritures à panaches, et enseigné les belles phrases, le style naïvement boursoufflé dont les proclamations quotidiennes des citoyens généraux ou représentants du peuple en mission donnaient d'ailleurs de superbes exemples. L'écriture et le style faisaient l'émerveillement du village ; de tous les garçons partis en même temps que lui, Frédéric était pour ainsi dire le seul à écrire sans emprunter la main du courrier écrivain public, et à

dire autre chose que l'éternel : "La présente est pour vous faire savoir que je me porte assez bien. . . ." Aussi, quand la nouvelle arriva qu'il était fait sergent, tous ses concitoyens furent-ils unanimes à prédire pour Ponto cadet les plus hautes destinées, au grand soupir de la seule Dine.

## II

## LE PONT COUPÉ ET RÉTABLI

Le sergent Ponto, lui, fut tiré de ses réflexions par l'appel d'un de ses hommes placé à une lucarne de grenier devant le pont,

—Les Kaiserlicks ! cria le soldat.

Depuis une heure, le roulement de la canonnade avait augmenté dans le lointain, et la fusillade qui devenait aussi plus nourrie s'était rapprochée. Par-dessus un mamelon cernant sur la gauche un coude de la rivière, des colonnes de fumée blanche montaient.

De l'autre côté de la petite rivière, sur la route d'Alzens, venaient de paraître cinq ou six cavaliers galopant à toute bride. A la peau de mouton voltigeant en manteau sur leurs épaules, à leurs talpaks à hautes aigrettes, ou reconnaissait des hussards.

Le sergent Ponto eut une inspiration.

—Des éclaireurs ! dit-il à ses hommes, vite, du mouvement, une charrette, ayons l'air de barricader le pont, ne leur laissons pas voir qu'il est coupé !

Les soldats avaient avisé déjà une charrette et des instruments de labour sous un hangar. Quelques hommes s'y attelèrent et les poussèrent jusqu'à la coupure du pont.

—Montrons un peu de désordre, de la précipitation, là, c'est bien. . . attention, maintenant, ne laissons pas les Kaiserlicks approcher plus près, ils s'apercevaient de la farce !

Les éclaireurs s'étaient arrêtés dans un pli de terrain ; quand leurs talpaks parurent au-dessus des talus, une volée de coups de fusil les salua ; l'un des hussards se montra tout entier, fit par bravade caracolier son cheval sur la route, et se retira au grand galop derrière ses camarades, après avoir tiré un coup de pistolet sur les défenseurs du pont.

Les manteaux noirs sautaient et voltigeaient au loin. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis leur disparition, que la vedette du grenier signala leur retour ; une masse rouge avançait en trottant, c'était l'escadron que les éclaireurs avaient rejoint.

—Attention ! cette fois, c'est pour de bon, dit le sergent.

En arrivant au pli de terrain que les éclaireurs n'avaient pas dépassé, les hussards, poussant de grands hourras, accélérèrent leur galop, Frédéric distingua pendant l'espace d'une demi-seconde un tourbillonnement de dolmans rouges et de manteaux noirs avec des éclairs de sabres brandis, puis tout se fonda dans la fumée dont soudain les défenseurs du pont s'enveloppèrent. La fumée s'éleva, le tourbillonnement de dolmans reparut, un peu disloqué ; quelques chevaux gisaient avec leurs cavaliers sur le sol, les autres arrêtaient leur élan pour éviter le groupe des blessés ; ils arrivaient au pont, lorsqu'un grand officier à lon-

gues moustaches noires qui tenait la tête fit cabrer son cheval et parut un instant renversé en arrière et comme porté avec sa monture par les hussards qui le suivaient. Il avait aperçu la coupure du pont béante et la rivière presque sous les pieds des chevaux ; il y eut un mouvement de confusion terrible, des cris, des chocs violents, une poussée des derniers rangs de l'escadron contre les premiers, puis une nouvelle décharge, quarante ou cinquante coups de fusil dans la cohue d'hommes et de chevaux entassés au bout du pont.

L'officier gisait à terre avec une jambe prise sous son cheval, parmi les ruades des autres chevaux affolés ; quelques hommes, démontés aussi, l'aidaient à dégager sa jambe, pendant que des blessés cherchaient à sortir de la bagarre.

La fusillade, plus irrégulière, continuait, les hussards, se répandant sur les côtés du pont, répondaient à coups de carabine. Enfin l'officier fut debout, la mine furieuse, ses moustaches noirs tremblantes ; il resta au milieu du pont, en criant des ordres à ses hommes. En un clin d'œil, avec une agilité de chats sauvages, une quarantaine de hussards eurent sauté à terre et donné la bride de leurs chevaux aux camarades restés montés qui continuèrent à faire le coup de feu.

Sautant sur les poutres du pont, s'accrochant aux garde-fous restés en place, les hussards s'avançaient en s'encourageant par les clameurs terribles. Sur les dernières planches du pont en dos d'âne, l'officier dominait la légère barricade élevée par les Français ; il resta un instant comme une cible vivante devant les fusils, puis tout à coup, le sergent qui, sans avoir le temps de penser, distinguait cependant et admirait, entre deux éclairs de flamme, l'homme superbe, sa belle figure martiale, son teint coloré, ses longues moustaches, son uniforme flamboyant et chamarré, le vit brandir quelque chose en l'air et lancer ce quelque chose sur la barricade en criant un hurra qui se perdit dans la terrible et générale clameur. Instinctivement, Frédéric suivit dans un espace découvert à la gauche du pont ; sans réfléchir, le sergent sauta hors de la barricade et se précipita sur l'objet qu'il rapporta sans le regarder sous les coups de feu des hussards de la rive, puis le tapage redoubla, la barricade et le pont se couvrirent de fumée, tout disparut pendant cinq minutes, deux ou trois hussards arrivèrent jusqu'aux voitures, des sabres brillèrent et s'abattirent, les Français aperçurent les hussards en désordre de l'autre côté du pont ; ils remontaient à cheval et tournaient bride au galop.

Quelques cadavres gisaient devant la barricade, quelques blessés s'accrochaient aux poutres du pont pour ne pas tomber à l'eau.

Le commandant des hussards n'était pas parmi les blessés, il n'était pas non plus parmi les morts, à moins qu'il ne fût tombé à l'eau. Frédéric en fut heureux, c'eût été dommage, un ennemi, mais un si bel homme ! Pendant que les soldats, sur son ordre, transportaient les blessés dans le village, où quelques têtes effarées paraissaient maintenant, Frédéric regardait l'objet lancé par l'officier. C'était une pipe, une grosse et superbe pipe en bois ; le fourneau représentait une tête de hussards à fortes moustaches tombantes, à longues cadettes, avec un talpak formant couvercle

monté sur une charnière d'argent. Un cercle d'argent entourant le tuyau portait gravé, en belles lettres allongées, le mot : " *Praczy*, 1890."

A. ROBIDA.

(A suivre.)

La *Croix* nous apprend ceci :

L'Islande, l' " *ultima Thule* ", cette île mystérieuse des Eddas et des Saggas, va être, cet été, abordée par deux missionnaires catholiques de Copenhague.

Le Saint-Père Léon XIII, pasteur vigilant à qui rien n'échappe, vient d'ordonner d'établir une mission dans cette île où depuis de nombreuses années aucun prêtre catholique n'a habité.

La Victime auguste de nos autels va donc être de nouveau immolée sur ces plages perdues dans les mers arctiques où, au milieu d'une population luthérienne de 75,000 âmes, il n'y a qu'une seule famille catholique.

Deux prêtres pour une famille ? Le pape fait bonne mesure à l'Islande. Car évidemment sa vigilante attention ne saurait viser les 75,000 protestants islandais, puisque la *Croix* elle-même ajoute :

Un prêtre héroïque, M. l'abbé Baudoin, de Reims, a eu le courage, il y a plus de 30 ans, d'aller s'ensevelir dans ce pays de glace pour y prêcher le vrai Evangile. Il y resta seul jusqu'à sa mort, qui arriva en 1875. Son apostolat n'eût pas de succès apparent.

" Apparent " ne manque pas de saveur !

Au tribunal :

Le président interroge une femme d'un âge incertain, et après l'énoncé des noms et prénoms :

— Quel âge avez-vous, madame ?

Silence absolu du témoin.

— Est-ce que ma question vous embarrasse ?

— Non, répond timidement l'interpellée, c'est plutôt la réponse.

Le vicomte de Napalleron vint un matin trouver son oncle et lui tient à peu près ce langage :

— Je n'ai pas le sou, et il me faudrait beaucoup d'argent pour payer mes dettes !

— Mais si je te donne la somme forte que tu réclames, une fois tes dettes payées tu seras encore dans la misère.

— Je les paye si rarement !

Luitpraud disait : lorsque nous voulons insulter un ennemi, nous l'appelons Romain ; ce nom signifie bassesse, lâcheté, avarice, *débauche*, *mensonge*, il renferme seul tous les vices.

Chez les Francs, d'après la loi Salique, le meurtre d'un Franc était estimé 200 sous d'or ; celui d'un Romain, propriétaire, 100 sous, la moitié d'un homme libre.

Et cependant les Romains étaient encore les maîtres du monde.

Quelle décadence morale !

On n'entrevoit pas très clairement ce que leurs Cincinnatus pourraient bien dire de nos hommes politiques.

## Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, *Président.*

HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*

G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*

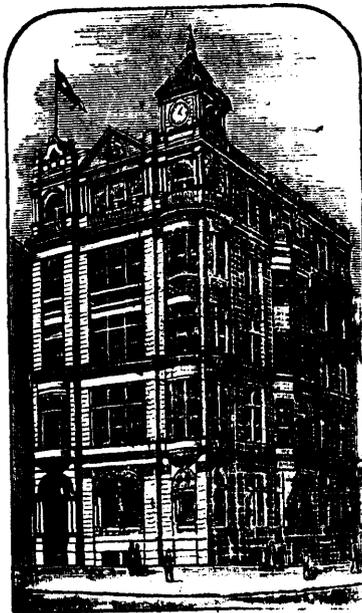
IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*

Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894 a, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

### Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

Demandez à nos agents

De vous expliquer

Ce système.

O. LEGER,

GERANT DU DEPARTEMENT FRANCAIS  
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.

**ENCORE \* DES \* AVANTAGES !**

93 rames de papier-note, réglé, \$1 25 la rame,  
5 rames pour \$5.50.

**VALEUR REELLE \$2 LA RAME.**

130,000 Enveloppes blanches, No 7, 75c le mille. Valant \$1.00.

35,000 Enveloppes en papier-toile à 75c le mille. Valant \$1.50.

**DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.**

**MORTON, PHILLIPS & CIE,**

**MONTREAL.**

**'NorthBritish & Mercantile'**

**CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE**

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—**THOMAS DAVIDSON, Ecr.**

**DIRECTEURS ORDINAIRES :**

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.  
**Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.**

**BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,**

**78 St-Francois-Xavier, Montreal.**

**GUSTAVE FAUTEUX,**

TELEPHONE BELL No. 4318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filiatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montreal.

**BURROUGHS & BURROUGHS,**  
**AVOCATS**

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W Herbert Burroughs.

**ARTHUR GLOBENSKY**

**AVOCAT.**

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

**J. A. DROUIN**

**AVOCAT.**

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 316 et 317. Telephone 2243.

**EDEN MUSEE ET THEATRE**

Edifice du Monument National  
Le Seul Théâtre Français à 10c.

**4 REPRESENTATIONS Par Jour**  
2.15, 4.00, 8.00, 915 hrs.

**AU THEATRE**

CHANSONNETTES, ROMANSES,  
DANSES, AROBATES,  
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

**AU MUSEE**

**MERCIER SUR son LIT de MORT**

100 Figure de cire, Léon XIII.  
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le **DIEANCHE** de 1 heure à 10 heures du soir.

**JACQ. VANPOUCKE**

PROFESSEUR DE

**Clarinette et de Solfège,**

221—RUE CRAIG—221

**LA SAISON**  
26, rue de Lille, PARIS  
Le seul au monde publiant 100 Gravures par n°

50 QUVRAGES  
D'AGRÉMENT  
dirigés comme suit:  
17 de broderie,  
2 de dentelle,  
5 de tapisserie,  
5 sujets fantaisie  
22 motifs d'orsem.  
initiales, fleurs,  
et patrons.

LA SAISON publie, en outre des chroniques de la MODE et des descriptions des gravures, un ravissant roman, très moral, illustré de beaux dessins dans le texte.  
No Spécimen gratis. — Abonnements:  
3 mois ..... 90c  
6 " ..... 1.80

Agents à Montréal  
**LE. JOS. TARDIE & FRIEDEL,**  
BOITE 274.  
1804 et 1066 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.



**POUR RELIER LES FASCICULES "NAPOLEON"**

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient bien de venir voir un échantillon de notre relieure à nos bureaux, ou demander notre agent qui irait le leur montrer.

**JOHN LOVELL & FILS**  
23 Rue Saint-Nicolas.